

PREMIÈRE PARTIE

GOULVEN

CHAPITRE PREMIER

(Été 2525)

– ... Allez-y massacrez-nous ! Vous avez l'occasion de tuer près de 6.000 asiatiques, ici, maintenant, tout de suite... et des dizaines de millions avec ce que vous avez trouvé dans notre base. Vous pouvez anéantir l'Union Asiatique, et l'Europe n'aura plus qu'à négocier avec le Groupement américain pour tenter de signer une paix commerciale avec ces requins.

La voix de l'homme ne trahissait pas seulement de la colère mais aussi un désespoir qui atteignit Goulven en plein visage. Peut-être parce qu'il avait compris que cette angoisse ne le visait pas, lui, mais les milliers d'hommes et de femmes du personnel asiatique de la base, en immense majorité des scientifiques, pas des combattants. Il y avait juste un petit détachement de sécurité dans cette base secrète. Elle avait résonné dans la grande pièce aux parois de béton, enfouie à plusieurs dizaines de mètres dans le sol rocheux.

Goulven avait choisi cette pièce un peu au hasard, pour lui servir de bureau, malgré ses grandes dimensions. De même les six cents hommes de son Détachement-Commando occupaient des locaux d'où ils avaient chassé les Chinois, après avoir infiltré la base, pour les regrouper dans d'immenses dortoirs, afin de les garder plus commodément.

Le scientifique était un homme d'une cinquantaine d'années, assez grand. Moins que les Mongols mais de belle taille, sûrement plus de 1,85 mètre. Sur Terre, la taille des hommes et des femmes avaient continué à grandir, malgré les circonstances. Les plus petits des hommes mesuraient 1,80 mètre, mais, curieusement les plus grands ne dépassaient pas les 2.05 mètres. La marge était assez faible. Les femmes se situaient entre 1,75 et 1,90. De toute façon, tous les terriens grandissaient depuis le Moyen Âge. Partout dans le monde, Africains, Blancs, Asiatiques, le phénomène était commun à l'ensemble de l'espèce humaine, dans les trois blocs politiques.

Et les animaux, grandissaient-ils ? Pourquoi se posait-il cette question idiote, mentalement, à cet instant ? Il revint à son vis-à-vis.

L'Asiatique avait un visage qui commençait à se plisser mais on y cherchait vainement les origines nationales, ethniques, que son nom à consonance vietnamienne, Tran, suggérait. Comme chez les Européens, et les Américains, d'ailleurs, la disparition des frontières avait beaucoup accéléré les mélanges raciaux ces deux derniers siècles. Des Vietnamiens ou des Thaïlandais épousaient des indiennes ou des chinoises. Exactement comme les Brésiliens, les Argentins et les Canadiens du bloc américain, ou les Portugais, les Italiens et les Sibériens du bloc européen. Paradoxalement, d'un point de vue purement esthétique, les êtres humains n'avaient jamais été aussi beaux... C'était l'un des points communs des membres des trois grands blocs politiques qui se partageaient maintenant la planète : l'Union Asiatique, l'Europe et le Groupement Américain. Et pillaient joyeusement l'Afrique, le Moyen-Orient, l'Océanie et l'Australie. La Terre était un immense champ de bataille... Enfin ce qui en restait après les impacts des engins nucléaires qui avait contaminé d'énormes étendues de sols cultivés.

– Asseyez-vous, je vous en prie, Professeur Tran, dit Goulven Kergal, essayons d'être moins bêtes que nos hommes politiques respectifs et parlons.

Le scientifique eut l'air surpris, l'espace d'un instant. Il allait protester de nouveau quand Goulven lui montra énergiquement un siège pendant que lui-même faisait le tour de la table derrière laquelle il se tenait pour venir s'installer dans un petit fauteuil, face au Chinois.

Ils s'étaient exprimés en pidgin. Depuis près de quatre siècles, avec la naissance des blocs, une nouvelle façon de parler l'américain était apparue. L'américain d'origine avait absorbé des quantités de mots étrangers — venant essentiellement de l'espagnol et du brésilien, pour les Amériques — mais aussi d'Europe, et même d'Asie, en se simplifiant. C'était devenu une sorte de langue en style télégraphique, à la grammaire rudimentaire, mais suffisante pour se comprendre, et l'écrire, d'autant qu'on avait gardé l'habitude anglaise de fabriquer un mot à la demande en reliant deux ou trois autres ! Même l'accent avait changé, les mots étaient beaucoup moins baragouinés, marmonnés, avalés, les syllabes plus audibles et plus détachées. De ce côté, la langue s'était civilisée ! En réalité, l'américain avait finalement, lui aussi, été absorbé, dénaturé, même si on avait gardé l'habitude de dénommer le pidgin : « américain » ! Si ça pouvait faire plaisir aux susceptibles...

On parlait donc le pidgin « américain » dans le monde entier — un peu ce que, des siècles auparavant, en Afrique, on avait appelé du « petit nègre » venant de l'anglais ! Ce qui n'avait pas tué les langues locales, au contraire. Un phénomène était apparu. Les écrivains utilisaient leur langue d'origine, ou une autre qu'ils avaient étudiée. Le pidgin n'était pas fait pour écrire autre chose que ce qui avait trait aux affaires, aux négociations, ou pour communiquer dans la vie courante, avec des raccourcis, des ellipses étonnantes. Il ne convenait pas pour la littérature ou même un langage un peu soutenu de gens cultivés. Aujourd'hui, le Groupement Américain lui-même, incluait des gens parlant soit le Brésilien, soit une langue locale, en plus du pidgin. En Europe, par exemple, on utilisait le pidgin quand on voulait se montrer courtois avec un ressortissant d'une autre ex-nation européenne, dont on ne parlait pas la langue d'origine. Un pont entre les nations. Mais c'est vrai qu'il y en avait tant... Ainsi, dans n'importe quel massif montagneux abritant des survivants d'un coin ou d'un autre, on entendait parler, outre le pidgin, aussi bien le Français que le Hongrois, le Russe ou le Finlandais. Tout le monde s'y était habitué sans problème devant la nécessité de se faire comprendre. Les écoles étaient toutes multi-langues. On y apprenait le pidgin et la langue de son choix. Celle de ses parents, de ses racines, en général.

Une pendule électronique, face à Goulven, maintenant, donnait l'heure et la date : 25 septembre 2525. Ça lui renvoya à l'esprit le petit problème qui le poursuivait depuis son âge d'homme. Chaque jour — en tout cas plusieurs fois par semaine — ses yeux tombaient par hasard sur des groupes de nombres identiques. 11 et 11, 23 et 23. Toujours une répétition. Parfois une triple répétition, comme aujourd'hui mais là, il s'agissait de chiffres et non de nombre : 333, 888... Il s'en était émerveillé, au début, et avait tenté de les utiliser dans des jeux de hasard. Le bide, pas un seul ne sortait, pas un ! Alors il avait laissé tomber, se bornant à constater le fait à chaque fois, sans comprendre.

Son vis-à-vis avait marqué le coup devant son attitude et s'était assis lentement, comme s'il redoutait un piège. Mais il eut un geste étonnant, il plaça ses mains l'une contre l'autre, enfin pas exactement collées. Les bouts des doigts, du pouce à l'auriculaire seulement, se touchaient. Comme les prêtres ou certains intellectuels sur les vieilles photos d'autrefois. On s'en était assez moqués, à l'époque, disant que ces gens pontifiaient ! Mais ce n'était pas le cas de l'asiatique. Visiblement le geste lui était naturel, comme si, en ce moment, il cherchait à retrouver son calme. Goulven commença immédiatement :

– Professeur, nous nous sommes emparés de votre base depuis trois jours. Nous aurions largement eu le temps de reprogrammer les cibles de vos missiles spatiaux en orbite, pour désigner les terres cultivables qui vous restent, ici en Asie, et pilonner les emplacements de vos grandes villes enterrées. Le bloc asiatique devrait avoir disparu, aujourd'hui, j'espère que vous le reconnaissez ?

– Il faut croire que ce n'était pas le but de votre mission, Colonel.

– Si, précisément, ça l'était. Nous ne connaissions pas exactement la localisation de cette base, en revanche. Par recoupements nous pensions qu'elle se trouvait en montagne Thaïlandaise, donc au-dessus des eaux, mais à 200 kilomètres près, nous ignorions où. Le hasard nous a fait tomber dessus après trois mois de recherches locales, en suivant les lignes de crêtes, depuis la limite de la mer, à leurs pieds. Le hasard, Professeur, seulement le hasard ! Nous n'avons aucun mérite à cela. En revanche, nous avons eu une chance exceptionnelle — même compte tenu de nos vêtements spéciaux anti-réflexions — d'échapper à la surveillance que votre armée exerce depuis l'espace. Aujourd'hui, ni votre gouvernement, ni le gouvernement Européen ne savent que nous sommes ici, sur place.

– Vous n'avez pas rendu compte à votre État-major du succès de votre mission ?

Le scientifique avait l'air stupéfait en regardant Goulven secouer négativement la tête.

– Mais... pourquoi ?

Goulven crispa les lèvres dans un mouvement familier.

– Je ne suis pas sûr, moi-même, de connaître la vraie réponse. Ce que je sais c'est que je n'ai pas envie d'être celui qui restera, dans la mémoire des hommes, comme étant responsable du plus grand massacre de notre Histoire, de la destruction de la Terre, ou en tout cas d'une grande partie des sols encore cultivables, pas encore irradiés. Je suis soldat de fortune, pas de carrière, j'obéis aux ordres, mais j'ai aussi une conscience. Pour l'instant, celle-ci me fait surseoir aux ordres que j'avais reçus... Et une idée folle me poursuit depuis quelque temps. Avant même que nous soyons tombé sur votre Base. Les longues marches sont propices aux réflexions. Je dois réfléchir encore, envisager plusieurs hypothèses possibles, leurs conséquences, les chances réelles de réussite. J'en suis là. En tout cas, je n'envisage pas, pour l'instant, de lancer vos missiles spatiaux sur le territoire Asiatique.

– Vous en avez cependant reçu l'ordre formel. Vos adjoints doivent le savoir. Vous ne pensez pas qu'ils peuvent passer outre votre ordre et reprogrammer les missiles ?

– Nous appartenons à un détachement d'un Régiment d'Élite que je commande. Personne ne conteste une décision du chef d'élément, ça ne se fait pas chez nous ! Par ailleurs, nous combattons ensemble depuis longtemps et mes hommes me sont acquis. Ça paraît prétentieux, c'est simplement un fait.

Il y eut un silence. Les deux hommes se dévisageaient. Le regard du scientifique asiatique avait changé. Il s'interrogeait.

– Est-ce que je peux résumer cette conversation en disant que vous n'avez pas l'intention de lancer des missiles sur l'Union Asiatique ?

– Je n'en ai pas l'intention « pour l'instant ». J'ai besoin de réfléchir, besoin de temps.

– Et vous avez un autre projet ?

– Plusieurs projets. Dont un seul me satisfait, mais qui est si dément que j'hésite encore. Je ne dois pas rater mon coup, sinon tout est perdu. Je n'ai pas le droit à l'erreur. Si je le démarre, il sera impossible de revenir en arrière.

– Et pourquoi m'avez-vous dit tout cela, Colonel ? Vous avez forcément une raison.

– Oui, en effet... Il y a de nombreux scientifiques dans cette base. Je sais que ce sont, en général, des spécialistes de balistique, des missiles, des comburants, des transmissions, d'électronique, etc. Mais je me dis qu'un vrai scientifique ne s'intéresse pas exclusivement à sa spécialité, qu'il a des notions dans d'autres domaines. Pour prendre ma décision j'ai besoin de conseils... scientifiques, d'interroger des gens de science au sujet de choses qui n'ont rien à voir avec la guerre, qui n'ont rien à voir avec cette base ou les missiles. À ce moment-là il faudra que ces hommes me répondent honnêtement, je veux dire, qu'ils voient que je ne cherche pas à les bernier.

Tran le regarda longuement.

– Vous ne leur demanderez pas de trahir ?

– Non. Cela je m'y engage. Mais ils pourraient douter de ma bonne foi, vouloir reprendre le contrôle de la base. J'aurai besoin d'un homme, une sorte de témoin, qui représente une garantie, pour eux.

– Moi ?

– Oui.

– Alors vous devrez être terriblement persuasif ! Vous êtes un ennemi de mon pays.

– Je vous dirai tout et, le moment venu, entamerai mon plan, quel que soit celui que je choisirai, d'une manière irréversible. Je suis déterminé.

Nouveau silence. Puis Tran hochait lentement la tête.

– Vous me troublez, vous ne correspondez pas aux types de soldats ennemis que l'on nous décrit. J'ai envie de... vous écouter, au moins. Vous paraissez sincère. Mais ce que je ressens et ma conscience sont deux lieux de réflexion différents, en moi. Il faudra autre chose que des paroles pour me convaincre de vous aider.

– C'est un premier pas, Professeur Tran, fit Goulven en se levant.

Il eut un geste d'hésitation puis tendit la main à l'asiatique qui parut stupéfait avant de tendre la sienne à son tour.

– Pour le moment nous en resterons là. Je veux que vous réfléchissiez à tout ceci. Mais seul. Je ne souhaite pas que vous en parliez à vos collaborateurs. De même que mes adjoints ne connaissent rien de ce qui me hante, de ce que je viens de vous livrer.

– Vos adjoints ignorent tout de votre projet, ou de vos projets ?

– Oui.

– Et ils ne s'étonnent pas de votre... inactivité ?

– J'imagine que si, mais ils attendent.

Tran hésitait, debout, face à Goulven, et il joignit les mains à nouveau. Cette fois, celui-ci faillit sourire, se demandant si l'autre allait entamer un discours...

– Quel genre de scientifiques voulez-vous interroger ?

Goulven réfléchit rapidement. Cela, il pouvait le lui dire.

– De gens ayant des notions de climatologie, de sociologie, et aussi d'astrophysique, mais pas de spécialistes des lancements, des théoriciens, répondit-il en reconduisant le prisonnier à la porte derrière laquelle se tenait un soldat en arme.

Le colonel fit un signe de tête à celui-ci et regarda les deux hommes partir dans un couloir bétonné — comme tout, ici — éclairé tous les vingt mètres par un « bâton solaire » de quarante centimètres de haut. Depuis près de quatre siècles, depuis la fin des réserves de pétrole et la nationalisation des compagnies pétrolières pour les forcer à chercher de nouvelles énergies au lieu de se remplir les poches de plus en plus avec une augmentation des prix vertigineuse, les hommes contrôlaient enfin l'énergie solaire utilisable à volonté, pour l'usage domestique et l'alimentation des réseaux locaux. Ils savaient depuis plus d'un siècle la capter et la stocker durablement.

Un curieux pied de nez du destin, d'ailleurs. À la fois aux pays riches, qui avaient gaspillé l'or noir, et aux potentats arabes qui s'étaient enrichis démesurément — au temps où le pétrole jaillissait quasi spontanément — sans s'occuper de leurs populations. Bref, les pays du Moyen-Orient étaient devenus producteurs... d'énergie solaire ! Mais les choses avaient changé. Un petit fellah disposant d'un terrain en hauteur, à l'abri des eaux, pouvait passer un contrat pour mettre sa terre à la disposition d'une compagnie disposée à y installer des capteurs ! La situation géographique du Moyen Orient, du moins ses points hauts comme la barrière rocheuse le long de la mer rouge et du golf d'Aden, au Yémen, le plaçait idéalement pour installer les capteurs et fabriquer les batteries, de toutes les puissances, dans les usines installées par l'Occident, ou même sur des navires-ateliers, pour le monde moderne. Cela avait été aussi la grande revanche de certaines zones d'Afrique qui avaient trouvé une mini opulence de cette manière, malgré l'exploitation honteuse des Américains et des Asiatiques. Les régions désertiques sources de richesses ! Il faut dire que le mètre carré de Sahara ou de Somalie, désormais, valait son pesant de lumière solaire ! Enfin, les parties pas encore inondées, il n'y en avait plus tellement ! Sinon on utilisait de gigantesques bateaux, ou des plates-formes couvertes d'immenses coupoles solaires remplaçant leurs homologues pétrolières... Le monde occidental utilisait néanmoins, localement, la production par éoliennes — avec des batteries de monstres installés en montagne, bien sûr, sur les cols, pour bénéficier des vents parcourant les vallées et changeant de sens matin et soir, qui pouvaient alimenter des usines... Tout était une question de dimensions dans ce domaine, les générations précédentes ne l'avaient jamais compris et avaient fait des caprices de gamins devant les modifications des paysages ! Comme si on en était encore là, comme si on avait le choix... Les hommes peuvent être tellement bêtes ! La fin du pétrole avait stimulé les imaginations et donné le coup de pied aux fesses nécessaire pour investir dans la recherche.

Goulven Kergal se décida à retourner à la salle des opérations de la base chinoise. Dès le premier jour, sur les parois des couloirs, ses hommes avaient tracé des symboles, au plafond, qui permettaient de se repérer et de trouver son chemin.

Quand il pénétra dans l'immense salle, loin de son bureau, la pénombre régnait. Les postes de travail, avec un ordinateur entouré d'écrans, n'étaient pas tous occupés, loin de là, mais il y avait quand même du monde. Des hommes à lui, techniciens au départ, avant de devenir soldats pour cette mission. Et qui avaient bien du mérite à avoir enduré l'entraînement pour cette marche démente.

Mais il y avait aussi quelques techniciens asiatiques, surveillés par des européens. Une silhouette jaillit de la pénombre pour se diriger vers lui. Des galons de major brillaient sur sa poitrine.

– Mes respects, Colonel...

– Laisse tomber, Pedro, fit Goulven. Je te le dis depuis des années.

– Difficile de perdre une habitude de douze ans, tu le sais bien, surtout quand je te vois pour la première fois de la journée. C'est un réflexe.

Le colonel hocha la tête sans répondre, son regard faisant le tour de la grande salle. Suivi de son adjoint, lentement, il marcha vers un ensemble de postes serrés les uns contre les autres, au centre de l'espace, avec davantage d'écrans que n'importe où ailleurs. Ils montraient soit des courbes de couleur, variant sans cesse, soit des vues de l'espace, dévoilant tantôt des engins en orbite, tantôt des vues du sol, de la Terre.

– Rien de particulier ?

– Une opération est en cours, en Afrique de l'est. Des Américains, je pense. Ils sont pris à partie par des engins amphibies chinois.

Le regard de Goulven dériva sur un écran montrant la sphère terrestre. De l'eau, des marécages, envahis de grosses crevettes, c'est vrai, qui avaient proliféré dans cette eau salée peu profonde. Partout ou presque. Seuls les terrains montagneux ou vallonnés et les hauts plateaux étaient encore visibles. Une fois de plus un écœurement monta à l'esprit du Colonel. Adolescent, il avait vu, un jour en classe, des vues de la Terre avant la grande fonte des pôles. Des espaces immenses de terres cultivables, des déserts de sable. Il en avait ressenti un choc dont il n'était toujours pas remis, vingt-cinq ans plus tard.

Quel gâchis, quel épouvantable destin. Certes, les hommes n'étaient pas entièrement responsables de cet état. La période de réchauffement de la planète les dépassait, ils n'étaient probablement pas seuls responsables, mais avaient hâté dramatiquement les choses. En provoquant ce trou dans la couche d'ozone qui s'était agrandi au fil des siècles, ils n'avaient fait qu'aggraver la situation. Des rayons durs avaient commencé à irradier les sols. Les cultures en avaient pâti. Aujourd'hui, après les guerres absurdes et la quantité de sols irradiés, les terres cultivables se situaient en altitude où, étrangement, elles produisaient encore. Mais pas n'importe quoi. Tout ce qui était maraîcher, fruitier, disparaissait ou venait de serres, hyper protégées, arrosées, à des prix de revient délirants... En réalité, tous les sols en dessous de 100 mètres d'altitude étaient inutilisables. Ça en laissait encore pas mal selon les pays, l'Europe notamment, mais il y avait les sols irradiés et les violentes tempêtes qui soufflaient fréquemment, désormais, près des côtes, projetant des embruns salés. Les terrains proches du nouveau littoral, étaient improductifs jusqu'à assez haut, les hauts plateaux, en réalité. Sans compter les grandes surfaces dévastées par les missiles... Ces tempêtes étaient violentes, correspondant à la nouvelle situation climatique. La forte évaporation en mer, due au soleil, s'accompagnait forcément de violentes chutes de pluie ailleurs, là où la végétation provoquait une température un peu moins élevée, les sols secs, de couleur plus foncée, notamment. Un phénomène classique, très amplifié désormais. C'était de vraies trombes qui tombaient et participaient à l'érosion des bonnes terres, coulant peu à peu vers le littoral.

Au XXI^e siècle la température s'était progressivement élevée de 6° à la surface de la Terre. Le siècle suivant 10°. Au début, essentiellement dans les zones nord, à partir du pôle. Curieusement, les régions du sud avaient été peu affectées, juste quelques degrés de plus. Mais le phénomène s'était accéléré, assez vite. Au XXIII^e siècle, le niveau des eaux avait monté plus sérieusement avec la fonte plus marquée des glaces des pôles, et avait poursuivi le même mouvement le siècle suivant. Désormais, il n'y avait plus de glaces à la surface du globe... Toutes les terres basses avaient été inondées. Les scientifiques avaient été surpris par la rapidité du phénomène. Finalement, hormis les hauteurs naturelles, une grande partie des sols émergés était devenu cet immense marécage !

Il y avait eu, quand même, un revers inattendu à la médaille. Les scientifiques avaient découvert que les rayons durs produisaient une énergie « solaire » 1000 fois supérieure à celle que l'on connaissait auparavant et avaient appris à les domestiquer. D'où une multiplication fabuleuse de *capteurs solaires*, qui avaient succédé aux *panneaux solaires* du passé. Et la possibilité de produire, en grande quantité, une énergie à prix très réduit... Le problème avait été de pouvoir la stocker. Les scientifiques en avaient finalement trouvé le moyen dans de nouvelles batteries, dont la taille réduisait régulièrement, comme ça s'était produit, dans le passé avec les petites piles alimentant des quartz en particulier.

Là encore, les Chinois étaient les plus en avance. C'était même eux qui avaient mis au point des armes thermiques, copiées un peu partout, inspirées par un vieux système : les micro-ondes, affolant les atomes des matières touchées. Mais il ne s'agissait, à l'heure actuelle que d'armes personnelles, de faible portée, pas de grosses batteries de canons. C'est pourquoi il y avait un trou dans l'armement terrien. On trouvait les petites armes individuelles et les missiles au pouvoir dévastateur démesuré. Rien entre les deux. Les engins sous-marins utilisaient le vieux principe de la torpille ou du missile à courte portée, bourrée de batteries d'énergie en guise d'explosifs. La chaleur dégagée à l'impact détruisait tout...

Avant le départ d'Europe, pour cette mission, Goulven avait assisté à des conférences, dans des domaines très différents. Il savait que les travaux sur les fermes marines avançaient, de même que l'étude des algues marines dont on espérait tirer, outre les protéines, différents aliments comestibles pour les humains et des produits pharmaceutiques. Même si ça ne débouchait encore sur pas grand-chose, l'Europe était en pointe, dans ce domaine. Peut-être parce que les pentes de certains de ses massifs montagneux, comme les Pyrénées, les Alpes, le Kamtchatka, le Caucase, la côte Ouest de la Norvège, étaient proches des anciennes mers, avec des fonds importants, des variétés d'algues connues et une salinité de l'eau particulière. Ailleurs, il fallait traverser des distances importantes de marécages avant d'aboutir à la hauteur des anciennes côtes et les grands fonds. C'était notamment le cas au Brésil, sur les bords du plateau du Mato Grosso et du Plateau Brésilien, et même au nord du Bouclier Canadien, sans compter une grande partie de l'Afrique. En outre, ces nouveaux marécages d'eaux salées donnaient la vie à une faune de plus en

plus dangereuse. Des crocodiles et des serpents, notamment, accoutumés maintenant, à l'eau salée, qui pullulaient. On ne s'y déplaçait qu'à l'aide de larges bateaux à fonds plats — qui pouvaient atteindre une grande taille — propulsés par des hélices aéronautiques, comme dans la vieille Louisiane américaine, désormais sous les eaux.

Bientôt, dans quelques années, les Européens ne se nourriraient que de poissons, disait-on — du moins les espèces connues qui pourraient s'adapter à une plus grande profondeur pour se protéger de la chaleur — et de produits issus d'algues. On commençait aussi à découvrir des propriétés médicales à certaines espèces d'algues.

De même, le programme pour maîtriser la démographie était en marche. Même s'il n'était pas satisfaisant. Les êtres humains faisaient encore trop d'enfants. Trop pour la quantité de nourriture disponible. La plupart du temps « accidentellement », prétendait-on. En réalité, certains belligérants, les Américains et les Chinois, surtout, voulaient constituer une armée encore plus nombreuse d'où la nécessité d'une démographie pas trop faible... L'Europe, tantôt alliée, tantôt ennemie des uns, ou des autres, étaient finalement prise entre deux feux et subissaient périodiquement des assauts venant de l'ouest ou du sud-est ! Elle tentait désespérément, et horriblement maladroitement, de conserver l'amitié de l'Afrique. Il y avait certainement une magouille derrière cette pseudo humanité, Goulven ne se faisait pas d'illusion ! Tout n'était que magouilles dans les systèmes politiques actuels...

Mais comment les politiciens avaient-ils pu laisser la situation devenir ce cauchemar ? Dans le monde entier, d'ailleurs. Il n'y avait pas un gouvernement pour relever l'autre. C'est cela qui le hantait, le révoltait.

Son regard dériva vers un écran montrant une reconstitution de la Terre tournant sur elle-même.

– Pedro, demanda-t-il soudain à son adjoint, à quelle proportion estimes-tu le montant des budgets des gouvernements pour fabriquer des armements, spatiaux et sous-marins, notamment ?

– Proportionnellement, tu veux dire ? fit le grand Major. Je n'en sais fichtre rien... une sacrée somme, en tout cas.

– On y consacre une immense majorité des matières premières que l'on peut encore extraire, dans des conditions dingues. Creuser sous l'eau, notamment, tu imagines combien ça nous coûte ?

Le Major Pedro Valera eut une moue d'ignorance.

– Moins que d'envoyer de nouveaux satellites en orbite, haute ou basse, j'imagine... mais je n'en sais fichtre rien.

– Un haut fonctionnaire l'a évoqué brièvement au cours d'une conférence, quand on se préparait, en Italie. En tout plus de 55% du budget européen ! Certainement la même chose dans les autres camps.

La bouche de Valera s'ouvrit de stupéfaction.

– C'est à dire qu'il reste 45 % pour gérer le pays, insista Goulven, faire les grands travaux de forage pour les villes souterraines, assurer l'alimentation, lancer ces fermes sous-marines... enfin tout, quoi !

Le visage de Valera se contracta soudain en une expression de colère comme jamais son ami ne lui en avait vue.

– Mais ces types sont fous, Goulven, les types qui nous dirigent sont fous ! 55% du budget... seulement pour fabriquer des armes... Alors qu'il y aurait tant à faire pour les populations plutôt que de les pousser à se battre... Tu savais que les pentes du Kilimandjaro, en Afrique, sont surpeuplées ? J'ai appris ça hier sur la Télé-Tri d'ici. Les conditions de vie sont abominables, du genre des bidonvilles des pays d'Amérique du sud, autrefois. L'Afrique qui commençait enfin à relever la tête, à se moderniser, à éradiquer ses maladies... C'est maintenant que les hommes devraient se serrer les coudes, lutter en semble, pas les uns contre les autres. Dieu, 55%...

Goulven était surpris de la violence de son ami. Ils se connaissaient depuis des années, avaient été promus ensemble à plusieurs reprises, avaient accompli un bon nombre de missions, mais jamais ils n'avaient évoqué de sujets politiques et il ignorait la position du major. Selon les circonstances, ils avaient combattu les Asiatiques ou les Américains. Mais Pedro n'avait jamais fait de commentaires.

Son attitude eut sur lui un effet dopant. Soudain, il ne se sentait pas totalement seul et l'idée qui agitait son cerveau depuis deux mois s'en trouva confortée. Pour la première fois, il eut l'impression, fugitive, que ce n'était peut-être pas un rêve. Il parut passer à un autre sujet.

– A-t-on des précisions sur les scientifiques asiatiques de la base ?

Valera parut avoir de la peine à se ressaisir mais finit par répondre, d'une voix assez calme :

– On décrypte les dossiers et on les dépose dans le bureau voisin du tien, comme tu l'as demandé. Finalement, il y avait 800 soldats seulement, ici, et 5512 scientifiques. Notre attaque a pris la troupe au dépourvu, je pense qu'on a dû en tuer plus des trois-quarts, ou les quatre cinquièmes avec nos gaz, dans

leurs quartiers d'habitation ? Et comme ceux-ci étaient à part et totalement isolés, il n'y a pas eu de scientifiques touchés. Mais il y a un très grand nombre de techniciens parmi ceux-là, pas vraiment des scientifiques. Je peux te demander pourquoi tu as demandé ce boulot ?

Goulven se jeta à moitié à l'eau.

– À cause des 55%, justement.

Il vit, au visage du major Valera, que celui-ci était dans le flou et eut un geste vague de la main.

– Je t'en parlerai plus tard... enfin peut-être, si mon crâne veut bien fonctionner correctement.

– Toi, tu as une idée !

– Oui. Mais il s'agit de savoir si ça vaut le coup, je dois réfléchir encore. Autre chose : on est toujours en silence radio ?

– Oui. L'État-major ne sait toujours pas qu'on a réussi. Ça intrigue pas mal de monde, d'ailleurs.

Une vague inquiétude envahit Goulven.

– Notre matériel de transmission est toujours sous clé ?

– Oui.

– Et celui des Chinois ?

– Surveillé par des types sûrs.

– Pedro, il est vital que personne ne sache qu'on est là. Ni les chinois ni les nôtres.

– Je ne comprends toujours pas pourquoi, mais je t'obéis.

Goulven réfléchit un instant.

– Parmi nos officiers, combien sont des acharnés de cette guerre ?

– Acharnés ? Des combattants à tout crins, tu veux dire?... Je n'en vois pas. Un, peut-être deux un peu excités, c'est tout. Mais attention, pas de types racistes. Motivés, si tu veux, nationalistes au sens acceptable du terme.

– Est-ce que tu peux les faire surveiller par des gens sûrs ?

– « Surveiller » ?

– Oui. Vérifier qu'ils ne transgressent pas mes ordres, qu'ils ne se rencontrent pas fréquemment.

Qu'ils n'ont pas de contact avec nos spécialistes d'électronique, des missiles spatiaux. Ce genre de truc.

– Tu veux une véritable surveillance, ou des sondages ?

– Une surveillance totale. Je veux savoir en permanence quel est leur état d'esprit, ce qu'ils font. S'ils bougent.

– Ça va me prendre du monde... tu es sûr que ça en vaut le coup ?

– Absolument.

Valera hésita une fraction de seconde puis acquiesça de la tête.

– Pedro, j'ai plus que jamais besoin de ta confiance. Et de savoir combien d'officiers montrent leur fidélité. Leurs noms.

– Tu sais à quoi ça me fait penser ce que tu dis là ?

Goulven regarda le major dans les yeux.

– Oui, je le sais. Ça change quelque chose pour toi ?

Les deux hommes avaient leur regard rivé l'un à l'autre. Valera secoua lentement la tête.

– Tu m'as souvent étonné, les années passées, mais là... En tout cas, tu peux compter sur moi.

Rien n'avait été dit formellement, surtout pas le mot *complot*, mais tout venait de changer, entre les deux hommes.